

**Louis Porcher**

**Professeur honoraire à l'université Paris III Sorbonne Nouvelle**

Président d'Honneur et Fondateur de l'ASDIFLE

## **Alter ego**

Tout au long de sa vie conceptuelle et pratique, l'interculturel a constitué un enjeu où chacun des protagonistes engagés semblait condamné à choisir un extrémisme flou. Ceux qui étaient pour, l'étaient radicalement et ne tenaient aucun compte d'un certain nombre de paramètres qui, pourtant, entraient dans la composition du monde réel. Ceux qui étaient contre feignaient (pour dire le moins) de considérer qu'ils étaient détenteurs de la vérité éternelle. Il y a plus de trente ans, par exemple, le signataire de ces lignes, défenseur alors relativement isolé de l'option interculturelle, se voyait convoqué par les plus hautes instances institutionnelles ou universitaires qui l'accusaient frontalement de promouvoir une sorte de fantasme qui, à leurs dires, ne possédait aucun fondement conceptuel, bref « n'était pas un concept » (alors même qu'ils se trouvaient radicalement incapables de définir ce qu'était un concept).

Le combat a désormais changé de champ sans cesser pour autant d'être vigilant. La détermination de l'interculturel, son essence réflexive en somme, forme en effet l'enracinement même de pratiques sociales, culturelles, politiques et personnelles, profondément engagées dans l'action quotidienne, dans le concret *hic et nunc*. Du coup, il ne saurait être question de se dérober, sur le plan théorique, à l'élucidation (au moins) de pistes sans issue, quitte à ne pas définir, dogmatiquement, ce qu'il y a lieu de faire. Clarifions donc ce qui mérite de l'être, conformément au rôle de « conseiller intellectuel » qui échoit à qui en occupe la position, étant entendu que, par ailleurs, chacun est, en même temps, l'acteur immédiat de sa propre existence et la responsable ultime de ses propres options.

## **Un humain vaut un autre humain**

Sans doute faut-il expliciter ici ce qui est, beaucoup trop souvent, posé comme allant de soi ou vérité première. Tout être humain vaut exactement, ni plus ni moins, tout autre être humain. Tel est le fondement même de la prise de position interculturelle, très fréquemment oublié par les tenants d'un « différentialisme » radical selon lequel l'interculturel ne serait que respect des différences parce que seules celles-ci existeraient. Et, en effet, elles sont incontestables et doivent être impérativement prises en compte. Mais rien ne justifie que, au sein de ces différences mêmes, se tient une identité fondamentale, qui constitue l'humanité même de l'homme.

De même que Kant a définitivement établi que tout changement suppose une permanence (sans laquelle il ne saurait exister), de même que toute négociation suppose qu'il y ait, entre les négociateurs, du non-négociable, de même toute différence suppose une identité fondamentale et, à occulter celle-ci, on s'expose, immanquablement, à toutes les dérives qui finissent par engendrer les dictatures. Pensons-y en effet : il n'existe pas que des différences, quelle est la loi qui peut prévaloir, sinon celle de la jungle, du plus fort, c'est-à-dire le rejet de toute générosité, de toute ouverture à l'autre, justement en tant qu'autre. Sans paradoxe donc, il n'y a certes pas d'ego sans alter (comme l'a bien montré la phénoménologie et l'a popularisé Sartre en France), mais, en retour, il n'y a pas non plus d'alter sans ego.

Au total, en somme, il faut tenir ferme, en termes d'option fondamentale, autant sur le plan conceptuel que dans le monde de l'action pratique, y compris immédiate, sur la maxime

sartrienne (dernière phrase de *Les mots*) : « un homme, fait de tous les autres hommes, et qui les vaut tous et que vaut n'importe qui ». Tel est le frontispice de tout interculturelisme.

Il importe absolument (et l'adverbe doit être ici souligné) que ce principe original soit clairement, explicitement, posé et qu'on (se) le rappelle aussi souvent que la nécessité s'en fait sentir. Reste maintenant à déployer les conséquences qui en dérivent et qui, elles-mêmes, contribuent à fabriquer l'interculturel en définition et en acte : celui-ci ne peut s'entendre simultanément (quoique sous un angle différent dans chaque cas) que, d'une part, sur le plan des appartenances, et, d'autre part, sur celui de l'irréductibilité de toute existence individuelle. Il est nécessaire, en outre, de marquer les relations multiples qui se tissent entre appartenance et individualité, puisque les deux entités, dans leur abstraction, entretiennent l'une par rapport à l'autre des influences complexes qui se retrouvent, à l'état global et, donc, perceptivement et immédiatement, invisibles puisque l'expérience concrète les livre toujours dans leur, justement, globalité.

Les appartenances constituent des éléments composants d'un individu donné mais ne suffisent jamais à déterminer l'incomparabilité de celui-ci, son unicité, ce qui fait qu'on ne saurait le confondre avec un autre, bref sa « distinction » au sens que lui donne Bourdieu. En revanche, il est simplement absurde d'affirmer que les appartenances n'interviennent nullement dans la définition d'un individu, comme l'ont prétendu, les premiers, un certain nombre de philosophes qui ne cachaient pas leur but d'anéantir les travaux de Pierre Bourdieu, de Freud, etc.

Les appartenances d'un individu, c'est ce qui est en lui sans lui, tout ce dont il hérite par sa position multiple : sexe, génération, pays d'origine et région (il y a bien des différences, par exemple, entre deux Français dont l'un est provençal et l'autre breton), religion, lieu de naissance (grande ville, ville moyenne, campagne). Il en va pareillement pour les caractéristiques que l'individu ne choisit qu'en partie : le métier notamment et la catégorie socioprofessionnelle, à laquelle il est fortement prédisposé par celle de ses parents. La notion d'héritage est centrale dans le secteur des appartenances, même s'il reste fondamental de dire que celles-ci ne « pré-déterminent » pas les choix qu'opère un individu dans la gestion de ses propres appartenances.

### **Nous sommes un et multiple**

Là intervient en effet la part irréductible d'individualité, de non-prévisibilité, de ce qui fait qu'un homme est ce qu'il est, grâce ou en dépit de ses appartenances. Telle est la liberté, composante inassignable mais décisive d'une personnalité, domination par quelqu'un des appartenances qui le composent. Il peut se faire qu'un individu se laisse dominer par ses appartenances, aboutissant, selon la magnifique expression de Bourdieu, au « choix de l'inéluctable et renoncement à l'inaccessible ». Mais il reste toujours possible qu'il se dégage de leur tendance à l'enfermer, qu'il leur échappe, les dépasse et, donc, se conquière.

C'est sa part, impossible à annuler, de responsabilité sur soi. « Faire et en faisant se faire, être ce que l'on s'est fait ». De même que notre numéro, strictement individuel, de sécurité sociale, est composé de nombres dont chacun marque une appartenance (sexe, puis année de naissance, puis mois de naissance, puis département de naissance), c'est-à-dire de caractéristiques qui sont communes à de très nombreux individus et de même que ce numéro se termine par des chiffres qui ne s'appliquent qu'à l'individu considéré, de même nous sommes définis par l'entassement de nos appartenances (qui, d'ailleurs, se combinent entre

elles à l'infini) couronnées, intégrées, dynamisées, par notre unicité, par l'individu incomparable à tous les autres qui traduit notre identité personnelle.

Nous sommes donc une mixture de qualités communes (au sens, non aboli depuis, que donne Aristote à ces entités abstraites) et de qualités strictement personnelles. C'est la raison pour laquelle et elle est absolument fondamentale, nous sommes à la fois un et multiple, impossible à confondre avec un autre, mais simultanément, doté de liens indéchirables avec tous les autres hommes. Nous sommes, radicalement, ouverts aux autres parce que ceux-ci sont en nous, comme nous sommes en eux. Nous sommes, très exactement, des semblables.

D'où l'inéluctabilité de l'interculturel. Il n'y a pas de sujet sans intersubjectivité (phénoménologie), pas d'individus sans d'autres individus. Autrui est en moi qui suis en lui. Le choix entre communautarisme et intégration est simplement, dès lors, dépourvu de sens, chacun des termes étant lui-même artificiel, fabriqué pour les besoins de la cause.

Il faut et il suffit, dans ces conditions, que soient reconnues, affirmées, développées, entretenues, les qualités qui fondent l'humanité de l'homme, c'est-à-dire un mixte défini d'appartenances partagées et de singularité. C'est pourquoi les valeurs décisives consistent à revendiquer la générosité, l'hospitalité, le respect effectif (et non pas seulement affirmé), la confiance (que l'on pense, par exemple, culturellement et éducativement, à ce que signifient avoir confiance en soi et un autre, faire confiance, donner confiance).

Au total, dès lors, j'exerce simultanément ma responsabilité à mon égard et à celui des autres. C'est en étant moi-même que je me centre aussi sur les autres et c'est en m'ouvrant à ceux-ci que je deviens moi-même. L'ultime vérité consiste, par conséquent, à prendre conscience de ma propre identité (et de ce que je la construis), à exercer cette responsabilité, c'est-à-dire cette action incessante sur moi, et, en même temps, à comprendre que l'autre est à la fois différent de moi et identique à moi. Alter ego, sans privilégier aucun des deux termes, parce que si l'un est privilégié, l'ensemble de l'édifice se défait et c'est le combat de tous contre tous et de moi-même contre moi-même, comme tel est trop souvent le cas dans la situation d'aujourd'hui.

### **Étranger à moi-même**

Je ne dois donc pas oublier l'obstacle premier : que je suis toujours, aussi, étranger à moi-même (comme le souligne remarquablement Julia Kristeva), comme l'est l'autre à son propre égard. C'est exactement là que doit porter mon effort. Le choix ne se situe pas, dès lors, entre intégration et communautarisme, qui constituent deux tendances sans cesse renouvelées et qui ne peuvent que renforcer les risques d'hostilité mutuelle (l'intégration n'étant, d'ailleurs, qu'une forme un peu mieux cachée de communautarisme, forgé par l'histoire et les siècles, et, donc, peu à peu oubliée).

Non. Il s'agit, au contraire, de permettre à chacun de s'épanouir, de se réaliser, c'est-à-dire d'abord de se construire et de se développer. « Quand les hommes seront heureux ils cesseront de rêver la nuit » écrit magnifiquement Nizan, il y a trois quarts de siècle. Donner à chacun les moyens de s'approprier son autonomie, de conquérir son identité libre et la conscience claire de ses appartenances, telle est la condition pour que l'interculturel, enrichissement par les différences, naisse véritablement.

Qu'on y réfléchisse en effet : les différences entre les individus, les peuples, les indigènes entre eux dans une culture donnée, les étrangers entre eux vis-à-vis d'une culture donnée, les

indigènes et les étrangers à l'égard les uns des autres, ne peuvent devenir enrichissantes que si elles sont installées sur la base d'une identité fondamentale, c'est-à-dire sur l'affirmation ferme et apparemment simple qu'un homme est, en tous temps et en tous lieux, exactement semblable à un autre homme.

La fonction des grands services éducatifs (et, bien entendu, non seulement l'École au sens quotidien du terme) devient donc ceci : aider tout un chacun, là où il se trouve, à devenir soi-même, c'est-à-dire à la fois conscient de soi et doté des capacités qui lui permettent de devenir soi. Et, pour atteindre cet objectif, qui, à vrai dire, est une finalité, il importe de renoncer à une pratique malencontreusement fort répandue, celle qui consiste à croire qu'on est en possession de la vérité et que celle-ci doit impérativement être partagée par tous, donc transmise à tous.

Tel est en effet le dogmatisme, et cette source sans cesse renouvelée des dictatures, de la plus microscopique à la plus vaste, le combat pour l'assécher n'est jamais terminé, resurgit constamment comme une hydre dont il faut continûment couper les têtes. C'est pourquoi la lutte pour l'interculturel est la priorité des priorités : contre la xénophobie toujours prête à renaître, pour la conquête individuelle et collective de l'autonomie (enjeu décisif à condition de la considérer pour ce qu'elle est, c'est-à-dire fendue, fracturée, contradictoire et non pas ronde, fermée comme on a trop tendance à l'éprouver dans le quotidien éducatif et culturel : un sujet autonome n'est pas un sujet fait seulement de pleins, il possède aussi, inévitablement, intrinsèquement, ses fractures internes).

Il est clair enfin que, dans cet effort toujours matinal, la maîtrise de l'abstrait permet seul de dominer le concret, comme Bachelard l'a formidablement établi contre toutes prétentions à la dictature du « pratico-pratique ». Il ne faut pas renoncer à ce que chacun atteigne cette maîtrise et l'exercice (comme on parlait autrefois d'exercice spirituel) s'appuie, lui aussi sur la confiance, celle qui engage tout homme, y compris pour lui-même (dans le respect de soi) et contre lui-même (pour le respect de l'égalité fondamentale). « On peut être contre, disait Bakhtine, on ne doit pas être anti ».